

HABITER les paysages



22 à 24

Qu'est-ce que le paysage?

Le paysage est-il l'inverse de la maison et de son enveloppe si rassurante? Depuis la Renaissance, l'histoire mouvante du mot rend compte de «l'excentricité» constitutive des paysages.

26 à 30

Michel Desvigne: «Je ne suis pas un gentil décorateur d'extérieur»

Michel Desvigne définit son métier de paysagiste. Un métier séculaire, depuis Versailles et Le Nôtre, qui n'est en rien celui d'un décorateur. Artiste en résidence de l'UCL en 2008, il apprend aux étudiants à voir le paysage.

31

Habiter la peinture toscane

Un paysage peint n'est pas le double d'un objet donné. C'est, selon Anne Cauquelin, la réalisation d'une préconstruction mentale.

32 à 34

BXXL: de la tour au paysage

Où construire des tours à Bruxelles? Deux projets proposent un paysage urbain qui intègre la gestion des eaux et de nouvelles pratiques de mobilité. Des immeubles hauts peuvent y trouver place. Le marais de la Senne prend alors une toute autre couleur. Et les chaussées du Moyen Âge se bordent de squares.

35 à 37

Paysage local *versus* planète globale

Plus de trois milliards d'humains vivent en ville. Mais peut-on encore parler de ville? Éparpillé, diffus, infini, ... l'urbain contemporain a besoin d'être repensé à l'échelle locale. Propositions d'Alberto Magnaghi.

38

La Belgique, une immense ville diffuse?

Depuis le Moyen Âge, la Belgique occupe ses campagnes de façon très dense. Xaveer De Geyter, architecte bruxellois, propose d'orchestrer les forces de «dispersion».



D.R.

Une «quatre façades» dans un coin de nature pittoresque serait, selon certains, l'envie profonde de chaque Belge. Envie qu'il faudra cependant réfréner dans le futur...

«**U**ne brique dans le ventre...». Nous connaissons cet adage supposé énoncer l'envie profonde des Belges. Une émission de télévision homonyme, diffusée en *prime time* le samedi par la RTBF, veille à lui conserver toute son actualité. Nous découvrons des demeures cossues, très «tendance» et «durables», qui, le plus souvent, sont contenues dans les limites de quatre façades, elles-mêmes jouissant de l'immersion dans un coin de nature pittoresque. Cette exhibition de logements privilégiés est choquante, voire arrogante à l'égard de la majorité des Belges qui se satisfont de briques davantage modestes.

Il faut le dire haut et fort: cette tendance à valoriser comme idéal l'acquisition par chacun d'un domaine où sa demeure domine un morceau de «nature» est morbide: elle tourne le dos au destin social des collectivités humaines. Il ne s'agit pas seulement de l'irresponsabilité à l'égard d'un «développement soutenable» où la réduction des énergies consommées et des productions toxiques devrait être drastiquement à l'ordre du jour. À cet égard, l'atomisation des résidences privées est, d'évidence, contre-productive. Mais peut-être, plus fondamentalement, s'agit-il, éthiquement et politiquement, de notre cohabitation à

la surface de la terre. L'arrondissement par quelques-uns de morceaux choisis (à l'instar des biens matériels et économiques) n'est pas acceptable. Notre destin n'est-il pas d'associer intimité et collectivité? Ceci étant, l'addition mécanique des propriétés privées est-elle susceptible de construire les lieux des collectivités? La dimension du «paysage» qui s'est construite progressivement au fil de l'histoire occidentale va à rebours de cette dérive. Les paysages se déplient jusqu'aux horizons que nous partageons: ils sont les sites mêmes de la cohabitation et appartiennent à tous au-delà même du droit privé.

Regardons, par exemple, les parcelles rurales de la Renaissance italienne: chacune est affectée à un droit d'usage et à une production, mais ensemble elles fabriquent le territoire d'une collectivité qui s'organise. La traduction en jouissance esthétique, par le biais de la peinture, offerte à chacun, ajoute une manière «d'être au monde» qui donne sens à l'existence aux côtés des dures exigences du travail productif.

Si nous accordons quelque confiance à cette notion historique de paysage, nous cristallisons davantage sa dimension sociale: «habiter aujourd'hui ensemble à la surface de la terre». Bientôt un nouveau programme à la RTBF? ■

Jean Stillemans,
coordinateur de ces pages «Thème»

Jean Stillemans

QU'EST-CE QUE le paysage?

Le paysage est-il l'inverse de la maison et de son enveloppe si rassurante? Depuis la Renaissance, l'histoire mouvante du mot rend compte de «l'excentricité» du concept.

Le paysage possède une date et un lieu de naissance: la Renaissance et l'art de peindre. C'est un artefact —et donc une invention— qui dispose la représentation d'un ample morceau de monde sur une surface quadrangulaire offerte à la vue d'un spectateur. Chacun des éléments qui structurent le dispositif est géométriquement constitué. Il en va ainsi de la position occupée par le spectateur (le point de vue) comme de l'espace profond, feint et peint, où se situent les objets et les corps. Les lignes de fuite et la ligne d'horizon creusent un énigmatique espace infini devant l'observateur qui oscille entre une posture de maîtrise et une délicieuse, voire défaillante, volupté.

Le jardin à l'anglaise marque un cap: le spectateur quitte la fixité du point d'un point de vue idéal pour se transformer en promeneur.

Ce dispositif a durablement construit nos images des mondes. Qu'elles soient photo- ou cinématographiques, voire numériques, elles en sont les avatars en des appareillages qui reconduisent sa structure matricielle. Notre vision quotidienne, que nous imaginons «naturelle», s'ordonne selon cette invention. Nous «voyons» en perspective, c'est-à-dire d'une manière qui n'a rien d'universel. Quant aux fenêtres de nos édifices «modernes», leurs cadrages sont l'application du procédé perspectif à l'architecture¹. L'art de «ce qui est montré à regarder» a agi sur nos manières d'habiter!

Paysages en leurs chemins et domaines

Très vite, le dispositif perspectif va migrer de son cadre pour œuvrer à architecturer des morceaux de monde concret. La cité de Pienza en Toscane, la place du Peuple à Rome, les jardins de Versailles, les parcs à l'anglaise forment autant de cas qui dérivent d'une source picturale commune. La ville, l'architecture aussi bien que la campagne et les éléments naturels, peints dans les tableaux renaissants, vont être associés à cette «sortie» du cadre, selon des proportions variables.

Le jardin à l'anglaise marque un cap: le spectateur quitte la fixité d'un point de vue idéal pour se transformer en promeneur. La déambulation parmi les méandres du paysage artificiel multiplie les points de vue. Chaque mouvement de la tête, chaque pas offrent des découvertes qui glissent de



l'une à l'autre en continuité. Si l'œil est encore appelé à la contemplation, le corps est aussi mobilisé, qui hésite entre la diversité des chemins, gravit un versant, s'enfonce dans un massif ou s'attarde en une clairière. La position à distance du tableau est obsolète, le promeneur est enveloppé, saisi par le parc où il séjourne. Il n'est plus maître de la situation, il est le jouet des caprices et folies entrelacés par la fabrique du parc. Aristocratique avant de devenir urbain, le parc est un domaine partagé par la communauté potentielle des promeneurs. Si le tableau est cette fenêtre où l'on regarde chacun à son tour, le parc appelle l'échelle sociale.

Paysages en leurs extrêmes et milieux

Au contraire de la nature civilisée des jardins, les mers et les montagnes ont longtemps incarné la part maudite des territoires: inhospitalité tumultueuse des étendues marines ou inhospitalité vertigineuse des versants. Elles



—
Une scène énigmatique est peinte à l'avant plan d'un paysage qui contient les éléments et les potentialités essentiels du monde : la terre et le ciel, le calme et la tempête, la ruine et la fécondité, la campagne et la ville.

La tempête, Giorgione, toile, 82 x 73 cm, Venise, Gallerie dell'Accademia.

étaient considérées comme les traces du déluge, les reliquats de la colère divine, où l'on s'aventure par nécessité et avec des précautions exceptionnelles².

Les peintres, à nouveau, vont contribuer à la mutation de ces espaces. Leurs tableaux vont accueillir l'hostilité des flots et des reliefs aux côtés des peintures de paysages domestiqués, propres aux villes et aux campagnes. Ils seront accompagnés, en cet élargissement, par les philosophes et les écrivains qui identifient la dimension du «sublime», catégorie alternative à la sérénité du Beau. Le sublime déborde le champ du visible, il ressort d'une expérience qui touche le corps et ses affects les plus vifs: l'inquiétude, l'effroi, la jouissance.

Séjourner aux confins du monde (mers et montagnes), éprouver leur «inhabitabilité» appelle, en complément, des mondes du «milieu» favorables à l'habitat des hommes. Peintres, philosophes et écrivains ont adouci l'étrangeté

des confins et ont contribué à les introduire dans la culture partagée. Les «grands touristes» du XIX^e siècle se sont plus à côtoyer les falaises, alpines ou marines. Aujourd'hui, la culture globale appelle chacun à quitter périodiquement les milieux du quotidien pour s'abîmer à l'horizontale —sur les rivages— ou à la verticale —sur les versants.

Habiter les paysages?

Les enchaînements historiques ont, petit à petit, étoffé les domaines convoqués par le «paysage». À la fois territoires à expérimenter et vues à contempler, la typologie des lieux s'est élargie: villes, campagnes, géographies «naturelles» certes, mais aussi: sites et vestiges industriels, urbanisations erratiques, parcs et réserves, et, au-delà, comme horizons enveloppants, les cieux, les terres et les mers. Ces domaines sont désormais les nôtres, que nous les vivions réellement ou par déplacements imaginaires.

Conjointement au «paysage», le verbe «habiter» a gagné en pertinence pour interroger les manières de vivre nos mondes. Le philosophe Heidegger (1889-1976) a thématiqué l'«habiter» pour lui offrir le statut de «condition même» de l'humain. Heidegger propose d'identifier «habiter» et «bâtir le séjour des hommes en le rassemblement des quatre dimensions de la terre, du ciel, des mortels et des immortels». Sa pensée s'instruit comme la critique de l'industrie du logement de masse: «habiter» n'est pas se tenir en la clôture du logement, mais construire nos demeures aux croisements des plus grandes dimensions spatiales et temporelles qui nous agissent. Cette ouverture n'est pas étrangère aux questionnements des peintres de la Renaissance comme aux préoccupations des inventeurs du «sublime».

«Le paysage, c'est l'endroit où la terre et le ciel se touchent.»

En 1981, le paysagiste Michel Corajoud propose cette définition: «Le paysage, c'est l'endroit où la terre et le ciel se touchent»³. Les mots du philosophe et ceux du paysagiste sont très proches. «Habiter les paysages» devient une dimension pensable et projetable. Elle excède les scènes cadrées à contempler ou les domaines réservés à arpenter; elle intègre les terres extrêmes et les milieux partagés, dans un ensemble où le proche et le lointain se touchent. Elle est aussi en mesure d'orienter l'aménagement du territoire quand ce dernier cherche à s'instruire au-delà des logiques macro-économiques.

Paysages en projet

Le «paysage» associé à l'«habiter» possède cette qualité d'englober toutes situations particulières (les réalités des territoires matériels et les réalités des vécus sociaux) en raison même de sa genèse historique. On pourrait lui reprocher un excès de généralité: à force de tout contenir, il tomberait à point pour combler notre impuissance à analyser les processus en cours, pareil à une incantation qui occulterait les incertitudes de la pensée. Il convient, au contraire, de proposer une fidélité aux faits de structure qui ont progressivement dessiné les référents du mot «paysage».

Les paysages nous débordent: ils s'étendent jusqu'aux horizons. Or, les horizons sont ces limites, irréelles et mobiles, qui ne peuvent être atteintes. Ils sont à la fois une donnée géométrique où se fonde le dispositif perspectif et une ligne observable *in situ* où ciel et terre se joignent. Au-delà de l'horizon qui se déplace aussi vite que nous, d'autres paysages s'étendent donc *ad infinitum*. Un paysage glisse vers d'autres paysages qui eux-mêmes etc.

Au plan du vécu, le «paysage» ne peut s'écrire qu'au pluriel. Autant de paysages que de situations vécues, individuellement ou collectivement. Sur la ligne du temps, nous avons ce sentiment d'appartenir à un espace ouvert et partagé que nous ne maîtrisons pas. En cela, les paysages s'opposent à la demeure dont la vocation est de fixer une origine rassurante qui tempérerait «l'excentricité» constitutive des domaines où nous habitons. Au plan du projet territorial, les fragments de paysages

méritent chacun une considération égale, mais spécifique. Les hiérarchies tranchées entre polarités, zones diffuses et *no man's lands* ne sont plus de mise. Les paysages sont partiels et hétérogènes, liés dans un côte-à-côte où les proches et les lointains se font écho sous la rencontre du ciel (que nous scrutons pour deviner s'il fera beau) et de la terre (où nous aimerions trouver une demeure, au moins à l'occasion).

Telles sont les matières que traitent, *volens nolens*, les architectes, les urbanistes, les paysagistes, mais aussi ceux qui décident en notre nom des transformations progressives des territoires... ■

1. Comme démontré par G. Wajcman, *Fenêtre, chronique du regard et de l'intime*, Paris, Verdier, 2004.

2. A. Corbin, *Le territoire du vide*, Paris, Aubier, 1988.

3. M. Corajoud, «Le paysage, c'est l'endroit où la terre et le ciel se touchent», in F. Dagognet [dir.], *Mort du paysage?* Paris, Champ Vallon, 1981.



Le dispositif perspectif utilisé en peinture migre pour architecturer des morceaux de monde concret. Ici, la Place du Peuple à Rome. (Photo tirée du film *The Belly of an Architect*, film réalisé par Peter Greenaway, 1987)

La ville ne s'oppose plus à la campagne

L'opposition de la ville et de la campagne est depuis longtemps obsolète. Leurs ordonnancements spécifiques, complémentaires voire contradictoires, ont soutenu la production de nos territoires pendant de nombreux siècles. Mais ils ne sont plus pertinents pour guider nos compréhensions et nos actions d'aujourd'hui.

Un pavillon ou une villa mime tristement les anciens domaines aristocratiques.

Certains commentateurs ont pointé une sorte de victoire de la ville qui assimilerait l'ensemble des populations sous ses dispositifs (économiques, culturels, matériels). Certes, l'intégration de la plupart des peuples à une économie mondiale qui distribue richesses et pauvretés et la diffusion homogène de référents culturels simplifiés constituent des évidences. Mais les inscriptions territoriales des différentes collectivités demeurent hétérogènes.

Les extensions des villes historiques ne sont pas fabriquées avec les mêmes règles et visées que les anciens noyaux où la passion sociale de la proximité, voire de la promiscuité, était de mise. Les structures additives de parcelles indépendantes commandées par un pavillon ou

une villa, qui miment tristement les anciens domaines aristocratiques, ignorent les lieux de la collectivité —institutions ou places publiques. Il est donc difficile de les assimiler aux modalités génératives propres à la ville. Il en va de même pour l'atomisation d'activités commerciales ou productives en zones étales ou linéaires, drainées par des distributions routières. Sans parler des macro-installations réservées et contrôlées comme les aéroports, les autoroutes ou les lignes ferrées rapides. La description d'une multiplicité de situations spécifiques pourrait se poursuivre...

Certains concepts ont été proposés, mais rapidement usés, comme la «rurbanisation» ou la «désurbanisation». Bernardo Secchi¹, prenant appui sur une observation fine des phénomènes, a proposé le terme de «ville diffuse», dont une des finalités est de rendre justice aux espaces ouverts et indéterminés. Mais comme le signale Alberto Magnaghi², cette formule en oxymore demeure dépendante du référent urbain dont les territoires actuels se départissent. **Jean Stillemans**

1. B. Secchi, *Première leçon d'urbanisme*, Marseille, Éditions Parenthèses, 2006.

2. Voir l'article d'Alberto Magnaghi, p.35.

ILS ONT CONTRIBUÉ À CE DOSSIER



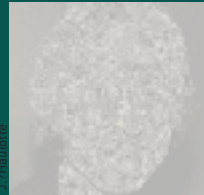
Anne Cauquelin est agrégée de philosophie, docteur d'État et professeure émérite de philosophie de l'Université de Picardie. Directrice de la *Revue d'esthétique*, elle est également vice-présidente de la Société française d'esthétique. Elle s'intéresse particulièrement à l'art contemporain et à ses développements technologiques: qu'est ce qu'un site?, généalogie du site, le site web, le jardin et, récemment, le parc et le cyberpaysage.

→ credap2@noos.fr



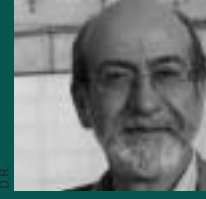
Xaveer De Geyter est un architecte-urbaniste belge. Il a montré, notamment à Lille, son savoir-faire pour créer un quartier urbain mariant modernité et urbanité. Son livre *After Sprawl* (2002) alerte sur l'urgence à comprendre et à agir sur la nouvelle ville hors la ville. Il a été nommé, avec Roland Castro et Laurent Thery aux côtés de Christian de Portzamparc et de Bernardo Secchi, au Grand prix de l'Urbanisme 2004, en France.

→ info@xdga.be



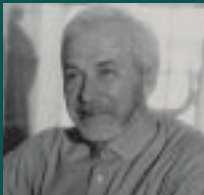
Michel Desvigne est diplômé en botanique-géologie (Faculté des sciences-Lyon II) ainsi qu'en paysage de l'École nationale supérieure de paysage de Versailles. À 30 ans, il crée sa propre agence de paysage, qui lui permet aujourd'hui d'être reconnu internationalement. Français, il travaille dans plus de 14 pays différents, n'exerçant que 40 % de son activité en France. En Belgique, on lui doit l'étude de la reconversion du port d'Anvers ou, encore en chantier, l'aménagement de la Place Rogier et la rénovation des jardins du Musée de Tervuren.

→ md@micheldesvigne.com



Jean Stillemans, le coordinateur de ces pages «Thème», est ingénieur civil architecte et docteur en sciences appliquées. Professeur à l'UCL, il enseigne la théorie et le projet d'architecture. Il enseigne aussi l'histoire et la théorie de l'architecture à l'Institut supérieur d'architecture Saint-Luc (Tournai). Fondateur en 1985, avec Georges Pirson, de l'atelier d'architecture Sessions édifications, il a réalisé des projets en Belgique, aux Pays-Bas et en France. Il est également membre fondateur du LAA (Laboratoire Analyse Architecture, www.laaa.be).

→ jean.stillemans@uclouvain.be



Alberto Magnaghi est professeur de planification du territoire à l'École d'architecture de l'Université de Florence. Sur les thèmes du développement local auto-soutenable, il coordonne plusieurs recherches pour le ministère de l'Université, ainsi que plusieurs projets et plans d'urbanisme. Promoteur de la «Charte de la nouvelle municipalité» (Porto Alegre 2002, Paris 2003), il est également président de l'Association nationale «Rete del Nuovo Municipio» (www.nuovo-municipio.org).

→ amagnaghi@unifi.it



Jacques-François Thisse est professeur d'économie au CORE (*Center for operations research and econometrics*) à l'UCL. Il est considéré comme un des spécialistes internationaux en économie géographique et urbaine. Lauréat du Prix Solvay du Fonds de la recherche scientifique et du *European Prize in Regional Science*, il est l'auteur de plusieurs ouvrages et de très nombreux articles scientifiques en économie, géographie et mathématiques appliquées.

→ jacques.thisse@uclouvain.be



Martin Outers, Jean-Philippe De Visscher et Renaud Pleitinx sont assistants à l'Unité d'architecture de l'École polytechnique de Louvain. Ils y enseignent le projet d'architecture et poursuivent diverses recherches portant sur le

paysage, la composition ou encore le développement durable. Tous trois mènent par ailleurs une activité d'architecte à Bruxelles.

→ jean-philippe.devisscher@uclouvain.be

→ martin.outers@uclouvain.be

→ renaud.pleitinx@uclouvain.be

MICHEL DESVIGNE: «Je ne suis pas un gentil décorateur d'extérieur»

Michel Desvigne définit son métier de paysagiste. Un métier séculaire qui n'est en rien celui d'un décorateur. Artiste en résidence de l'UCL en 2008, il apprend aux étudiants à observer le paysage.

Jean Stillemans: Le paysagiste traite des objets de tailles différentes: depuis le jardin jusqu'aux grandes dimensions du territoire en passant par le parc.

Qu'y a-t-il de commun entre ces différentes échelles?

Michel Desvigne: Je citerais, pour répondre, deux cas historiques: celui d'André Le Nôtre, jardinier de Louis XIV, et celui de l'Américain Frederick Law Olmsted. Versailles a été installé hors de Paris, dans un territoire occupé par des terrains de chasse aux forêts sculptées pour que les chasseurs y trouvent du gibier. Le Nôtre a construit son parc en reprenant l'organisation de ce territoire de chasse. Ensuite, très vite, une ville nouvelle a été édifée autour de Versailles, qui empruntait littéralement les tracés du parc. J'aime beaucoup le fait qu'un jardinier-paysagiste, s'inscrivant dans un vaste territoire, ait inventé le langage d'un parc, qui fut ensuite réutilisé pour construire la charpente d'une ville. Voilà donc les trois échelles: le territoire, le jardin, la ville.

«Le paysagiste a une particularité: sa sensibilité aux structures du territoire et à la végétation. C'est ce qui le distingue des architectes et urbanistes.»

Autre exemple, au XIX^e siècle: la transformation des grandes villes américaines. Frederick Law Olmsted a inséré des parcs dans le tracé quadrillé des villes. C'est le cas de Boston ou de Minneapolis. Pour moi, ce sont les deux référents les plus stimulants. Il faut à la fois comprendre la géographie, le territoire, et s'en servir pour y installer nos villes et jardins.

D'autres disciplines touchent à ces échelles: l'urbanisme, l'architecture. Quelle est la place de la discipline du paysagiste?

Le paysagiste a une particularité: sa sensibilité aux structures du territoire et à la végétation. C'est ce qui le distingue des architectes et urbanistes. Il est capable



UCL/M.-H. Grégoire

d'observer des échelles de 20 à 30 kilomètres (une vallée), à 500 mètres (un jardin) ou à 15 à 12 mètres (une maison), dimensions que l'architecte ne maîtrise pas si facilement. Le paysagiste utilise également le matériau vivant, car l'espace est composé de végétaux et minéraux, influencé par les mécanismes d'érosion, la topographie, le vent, les phénomènes d'exposition, etc. Enfin, le paysagiste considère les transformations de territoires sur des dizaines d'années.

En France, le titre de paysagiste n'est pas protégé. Cependant, les grandes études, commanditées par les pouvoirs publics, requièrent un paysagiste dans les équipes de conception...

Effectivement, c'est une pratique courante, surtout en France. Cela a contribué à un essor de la profession, pourtant séculaire. Dans l'après-guerre, le paysage n'était pas l'enjeu majeur. Puis, les années septante ont vu la création de villes nouvelles, de grandes infrastructures, de tissus d'autoroutes qui ont donné lieu à de fortes transformations du paysage. Le problème, c'est qu'aujourd'hui, il y a une tendance malheureuse à voir le paysagiste comme un «gentil décorateur d'extérieur».

Comment voyez-vous les responsabilités actuelles et à venir des paysagistes?

Notre société traverse de nombreux doutes et sou-



— Michel Desvigne anime le séminaire de la mineure en «culture et création» de l'UCL (octobre 2008).

bresauts. Nous ne serons vraisemblablement pas, dans les années à venir, dans une période de grande expansion. Le paysagiste pourrait alors quitter le côté «joli jardin» pour s'attaquer à des problèmes éthiques. Dans quel territoire habiter? Comment rationaliser les transports? Comment densifier les villes? Ce sera crucial économiquement d'abord, socialement bien sûr, éthiquement aussi.

Sous un angle plus esthétique, votre travail semble proche de celui d'artistes contemporains, en particulier du *Land Art*¹. Qu'en pensez-vous?

Je dirais que c'est un hasard. Je crois, au contraire, que la pratique du paysagiste relève d'une discipline bien précise, qui a son histoire, ses matériaux, ses référents, son sens. Nous n'intervenons jamais dans un terrain vierge. Le paysagisme est une discipline qui a son autonomie par rapport à l'art des jardins, aux installations dans le paysage, ou aux pratiques des ingénieurs civils. Installer une voie de chemin de fer dans un territoire est aussi une intervention dans le paysage, qui n'est pas celle d'un artiste.

Bien sûr, j'observe ce que font les artistes contemporains. Mais s'ils m'influencent, c'est malgré moi, par manque de résistance. Quant au *Land Art* des années soixante, il n'existe plus. S'en inspirer, ce serait du plagiat. Nous sommes bien entendu influencés par la cul-

ture actuelle, que l'on partage, et ces artistes nous ont peut-être aidés à regarder les ouvrages d'art d'une autre manière. Ils ont transformé notre regard et, en cela, ils nous influencent. Mais, s'ils nous influencent plus explicitement, c'est par manque de conscience de notre part.

Je reviens sur la situation contemporaine. En étant un peu caricatural, on pourrait dire que, dans l'histoire européenne, le bâti libère des vides: des avenues, des places publiques, etc. La situation contemporaine a renversé la donne, donnant la primauté à l'objet triomphant. Dans cette configuration, que peuvent apporter les paysagistes?

Les «jolis jardins» ont collaboré à cette primauté de l'objet. Le jardin est l'équivalent de l'objet architectural par rapport à la ville. Je pense, personnellement, que le territoire est plus une priorité que le jardin. Le monde est grand, toutes ces pratiques coexistent, et de nombreux praticiens se sont fortement préoccupés de la structure du territoire. Cette pratique n'a jamais cessé. Elle est marginale, certes, mais elle se développe. D'autres, et j'en suis, considèrent le jardin comme un prototype. Aménager un territoire, c'est très long et frustrant. J'essaie donc les aménagements que je voudrais réaliser à l'échelle d'un jardin. Je considère les jardins comme des bancs d'essai.

«Le paysagisme est une discipline qui a son autonomie par rapport à l'art des jardins, aux installations dans le paysage ou aux pratiques des ingénieurs civils.»

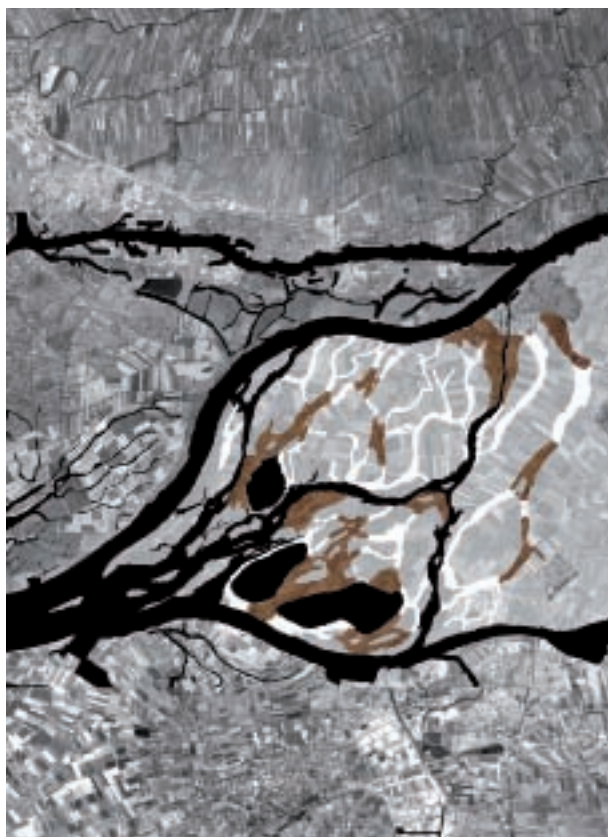
En Belgique, que vous connaissez bien pour y conduire de nombreux projets, quels sont les enjeux qui vous paraissent cruciaux pour le territoire?

Je dirais que la Belgique possède à la fois un atout et un handicap. Il y a, en Belgique, une répartition assez équilibrée entre des zones construites et des zones agricoles. C'est ce qu'on appelle la ville diffuse, concept proposé par Bernardo Secchi. En cela, la Belgique se distingue de la France, où il y a des fortes concentrations de lotissements attachés aux villes et de grands déserts agricoles.

Cette forme de ville diffuse a d'immenses qualités: il n'y a pas de profond contraste, comme en France, entre les urbains et les ruraux; il y a un mélange de populations et d'activités. Par contre, l'absence, en Belgique, de fortes densités et la dispersion de nombreux petits ensembles habités, rend le développement des transports publics presque impossible. C'est un fort handicap. On peut imaginer, en conséquence, que redensifier et hiérarchiser les zones habitées et agricoles deviendront des priorités. **Propos recueillis par Alice Thelen**

1. Le *Land Art* est un courant utilisant le cadre et les matériaux de la nature (bois, terre, pierres, sable, rocher, etc.). Le plus souvent, les œuvres sont à l'extérieur, exposées aux éléments, et soumises à l'érosion naturelle; ainsi, certaines ont disparu et il ne reste que leur souvenir photographique. Les premières œuvres ont été réalisées dans les paysages désertiques de l'Ouest américain à la fin des années 1960 (source: Wikipedia).

Du jardin au territoire, Michel Desvigne passe d'une échelle à l'autre, pour «transformer le paysage, et non seulement le protéger». (Photos: Michel Desvigne)



Biesboch Stad, Rotterdam. Au Sud de la ville, au confluent du Rhin et de la Meuse (en noir), se situent des zones inondables (en blanc), entourées de digues dans lesquelles s'est développée l'agriculture. En asséchant ces parcelles, les cours d'eau qui faisaient partie des ramifications du delta ont été occultés. Les sols tourbeux, privés d'eau, se sont alors abaissés autour de ces anciens méandres. L'enjeu du projet présenté par Michel Desvigne est double: donner de la place à l'eau et permettre à la ville de s'étendre. Son hypothèse consiste d'une part à briser les digues (en cas d'inondation, l'eau se répand sans contraintes) et, d'autre part, à déposer les matériaux des digues dans l'empreinte des anciennes rivières pour installer de nouveaux quartiers d'habitations (en brun).



Rue de Meaux, Paris. Ici, l'objectif est esthétique. Dans cette petite cour parisienne, au cœur d'un immeuble conçu par Renzo Piano, l'idée est d'instaurer un jeu entre la matière vivante et l'artifice. Cent-dix bouleaux sont plantés sur un couvre-sol continu. Une forêt en pleine rue.

LE MOT POUR LE DIRE

Maurits Van Overbeke

Paysage

L'étymologie en a de bonnes! Quoi, *paysan* serait parent de *païen*? Et *paysage* en serait un descendant? Eh oui! Un *paysan dépaystant*! Explication.

Au début, le *pagus* latin est un pieu bornant un terrain, puis le terrain lui-même. De ce nom dérivent deux qualificatifs, *paganus* et *pagensis*. L'un vise celui qui cultive le lopin, voire l'habite. L'autre donnera *païs* (*pays*), qui n'est encore qu'une localité, au mieux un canton, au pis un bled. Au XI^e siècle, le mot produira à son tour *païsant* (aujourd'hui *paysan*). Par ce détour celui-ci rejoindra *paganus*, les deux dénotant l'agriculteur.

Et le *païen* dans tout ça? On le retrouve dans l'ombre du *paganus*, lequel n'est accusé de *paganisme* que par opposition au citadin converti. Car si l'évangélisation fut plus prompte à la ville qu'à la campagne, on conçoit que les urbains aient reproché aux ruraux leur *pagana fides* (foi *paysanne/païenne*), basée sur le culte des sources, des arbres ou des montagnes sacrés. Ce sens péjoratif est encore accentué par l'opposition du *paganus* au *miles*, le premier étant jugé inapte au service, quand le héraut de l'évangile se dit volontiers *miles Christi* (soldat du Christ). Dès lors le cul terreux ne fait pas le poids: rendu à la vie civile ou profane, expert en rien sauf en travaux sales ou serviles, c'est un péquenot sacrifiant aux idoles à la fois *paysannes* et *païennes*.

De son côté, le *pagensis* n'est devenu *paysan* qu'en traînant force sens iniques: rustre, grossier, obtus, malpropre. Même quand La Fontaine le fait venir du Danube, il reste, malgré son bon sens et son parler sans fard, d'une comprenette rustaude et sujette à moquerie.

Dérivé de *pays*, *paysage* indique dès le XVI^e siècle une étendue champêtre embrassée d'un seul coup d'œil. Cet aspect visuel se reflète dans l'art pictural, où *paysage* sera bientôt synonyme de *toile*, *tableau*, *peinture*. Vue d'ensemble, représentée sous divers angles suivant les époques et les styles, il devient en outre un espace naturel, rendu culturel par l'action humaine. Témoins l'aménagement du territoire, les zones d'intérêt *paysager*, la préservation des sites.

Les deux sens, pictural et écologique, se rejoignent dans *paysagiste*: c'est d'une part le peintre de *paysages*, de l'autre le concepteur de plans de jardins et d'espaces verts. Ce qui nous ramène à une des premières interventions humaines dans la nature, le *pagus* dont on est parti, le pieu qui délimite, trace, sépare. Depuis lors, pas de champ sans bornes, pas de *pays* sans frontières, pas de *paysage* sans cadre! D'où le principal souci du *paysagiste*: «encadrer» aux multiples sens de ce terme. ■



Summer Park, Governors Island, New York. Quel sens donner aujourd'hui à un parc créé en ville? Ce parc, situé dans une île urbaine non loin de Manhattan, ne fait pas figure de fausse nature à contempler mais de lieu de pratiques, d'activités et d'échanges. Créer une nature artificielle aurait nécessité l'apport de grandes quantités de terre, ce qui est écologiquement absurde. Le projet a privilégié des techniques agraires ancestrales, comme le compostage ou la rotation des cultures, pour dépolluer, fertiliser,.... Simultanément, partant de la grille de Jefferson qui définit le plan des villes américaines, se dessinent des lieux de boisement, accueillant des pleins et des vides, mais aussi les bâtiments et infrastructures sportives et de loisirs construits dans le parc.

APPRENDRE à voir d'en haut

Au cutter, à la colle, avec des ciseaux,...
Michel Desvigne apprend aux étudiants à
décrypter le paysage à partir d'images
aériennes de la Belgique.

Louvain: Avec les étudiants, vous abordez des cas belges, lors du séminaire¹ que vous leur proposez?

Michel Desvigne: Oui, nous avons sélectionné plus de 200 images aériennes du territoire belge pour proposer aux étudiants de procéder à des découpages et à des manipulations. L'essentiel de l'exercice consiste à apprendre à voir. Pouvoir se dire, par exemple: «c'est grand comment?». C'est une des difficultés de cette discipline: la capacité d'observer, de comprendre quels sont les composants du paysage, leur nature, les mécanismes qui leur donnent naissance, leur évolution.

Vous parlez de vues aériennes. Quelles sont les différences entre une vue «d'en haut» (carte ou image satellitaire) et une vue «d'en bas» à portée d'habitant?

Les deux observations sont très différentes. Le paysage est une réalité complexe qui nécessite des modes de représentation. Tout le monde est à peu près capable de dessiner une image partielle de sa ville, mais personne ne peut voir sa ville dans son entièreté.

Dans certains cas, notamment à Bordeaux, où je travaille sur un grand territoire à aménager pendant des dizaines d'années, on a fait des essais de matériaux sur quelques hectares —des jardins prototypes— pour voir ce que cela donne. Autre cas, à Anvers, où l'on a proposé une manière de reconverter le vieux port. On a testé le dispositif de mise en perspective pour voir si les dimensions mises en place étaient à l'échelle.

«Seule l'image aérienne ou la carte nous permet de prendre distance pour comprendre une forme qu'on ne voit pas au sol.»

Concrètement, comment procédez-vous avec les étudiants pour leur «apprendre à voir»?

Le premier exercice consiste en un découpage d'éléments de forêt. Si je leur avais demandé de dessiner une forêt, ils auraient certainement tracé une sorte de «nuage vert». Alors que la forêt est liée à des formes de pente, à des limites foncières et, quand on la regarde sur carte, elle est davantage découpée que l'imagination pourrait le laisser croire. Seule l'image aérienne ou la carte nous permet de prendre distance pour comprendre une forme qu'on ne voit pas au sol. C'est l'enjeu majeur de ma résidence à l'UCL: l'acquisition d'une méthode d'observation. Et pour cela, nous disséquons littéralement (avec cutter, ciseau, collage,...) les composants d'un paysage et, progressivement, imaginons comment le transformer. Le paysage n'est pas simplement une chose qui serait, croit-on trop facilement, «naturelle», et, dès lors, à protéger. Il est le produit d'une société, de l'homme; il pourrait donc être différent. Nous pouvons le faire évoluer. **Propos recueillis par Alice Thelen**

1. Au sein des programmes de mineures de l'UCL, la mineure «culture et création» accueille chaque année depuis 2005 un artiste en résidence. Pietro Pizzuti (metteur en scène), Jean-Pierre et Luc Dardenne (cinéastes), Bernard Focroulle et Fabrizio Cassol (musiciens), Catherine Keun (plasticienne) ont initié et accompagné près de 300 étudiants dans une pratique artistique. Michel Desvigne est l'invité de l'année 2008-2009.



UCL/M.-H. Grégoire

C'est au cutter que les étudiants de Michel Desvigne travaillent, pour appréhender l'espace par la main.

Anne Cauquelin

Habiter

LA PEINTURE TOSCANNE

Un paysage peint —fût-il jalonné de cyprès toscans— n'est pas le double d'un objet donné. C'est, à l'opposé, la réalisation d'une préconstruction mentale.

Depuis une semaine, j'habite la peinture toscane, cyprès sur les collines, villages perchés, maisons carrées et champs blonds. Non, je n'habite pas la campagne, ni la nature, j'habite les tableaux du *quattrocento*, quelques siennois et de rares primitifs aussi. C'est que nous habitons l'habitable. Ce beau truisme n'est pas si creux qu'il en a l'air. Ainsi du Bellay étant à Rome, cependant n'y habitait pas. En réalité, il habitait son paysage angevin qui lui était «une province et beaucoup davantage», qui en somme, lui était «habitable». Ne faut-il pas alors inverser le sens de la référence? La peinture de paysage n'est pas la duplication d'un objet donné là, à bout de regard. C'est, à l'opposé, la réalisation en terme d'objet d'une préconstruction mentale. D'une disposition.

Il faut en effet arrêter de penser le paysage en extériorité, comme un mur végétal ou minéral qui, par sa seule vertu nous parlerait de la nature et en manifesterait l'essence.

L'exotique, ce paysage non digéré

Pour qu'il y ait paysage, nous avons besoin d'un dispositif. En Occident: la perspective albertinienne, le cadrage des éléments, la mise hors-champ de ce qui ne «convient» pas. Ailleurs, en Orient par exemple, un système de correspondances entre objets dépeints et unités de langage. Ailleurs encore, chez les aborigènes, un entrelacs de repères spatiaux et de repères mythiques d'une tradition orale et d'un apprentissage gestuel. Entre ces différents dispositifs, aucune traduction possible: nous ne pouvons habiter, chacun de nous, que ce qui nous est habitable. C'est à dire familier, constamment relié à l'ensemble de nos connaissances et surtout aux circuits d'acquisition des perceptions stables. Les autres «paysages» —ou plutôt ce que nous appelons «paysage» quand nous parlons de ce qui nous semble se présenter comme paysage chez les autres— ne seront pas digérés, assimilés ou familiarisés, ils resteront exotiques, exogènes.

L'Auvergne? Vercingétorix!

Nous ne savons même pas si le concept «paysage» y est porteur d'une signification du même type ou même vaguement similaire à la nôtre. Les points de contact restent fort peu nombreux. Globalement, ce qui ferait lien serait quelque chose comme une vague idée d'environnement.



Reuters/Max Rossi

Cyprès sur les collines, maison carrée et champs blonds,... autant de présupposés qui participent à notre construction du paysage toscan.

De notre point de vue, en effet, tant de vecteurs d'informations (au sens perceptif du terme), tant de multitudes mêlées de connaissances diverses —un zeste de géographie et d'histoire (l'Auvergne et Vercingétorix, la Toscane et les Étrusques), un zeste de repérages sémantiques (val ou vallée, crêt ou coteau, colline ou montagne?), un zeste de «culture» (picturale, littéraire, musicale) participent à l'établissement d'un paysage. Leur complexité et leur enchevêtrement forment un «arrière-monde», autrement dit l'assise de ce que nous nommons réalité.

Nous ne pouvons habiter que ce qui nous est habitable. C'est-à-dire familier, constamment relié à l'ensemble de nos connaissances.

Derrière l'émerveillement spontané devant tel «beau paysage», il y a donc une ontologie d'arrière-plan, c'est à dire un «ensemble d'outils et de modes orientés vers la construction d'un objet déterminé» (ici le paysage). Ce que recouvre cette ontologie, c'est là ce qui devrait être exploré pour comprendre, peut-être, comment nous habitons «nos» paysages. ■

BXXL:

DE LA TOUR AU PAYSAGE

Où construire des tours à Bruxelles? Deux projets¹ postulent une métamorphose possible de la ville par les immeubles hauts, à condition de considérer les infrastructures lourdes et vastes qui les accompagnent. L'implantation de tours à Bruxelles est alors l'occasion d'en repenser le paysage.

Dans de multiples villes, l'espace alloué aux tours est bordé par une figure paysagère capable de les fédérer. Or, Bruxelles ne possède rien de tel, sauf à reconsidérer son fait géographique majeur: le marais de la Senne. Pour révéler l'ampleur de ce paysage latent, l'hypothèse du premier projet est de lui attribuer une nouvelle fonction: l'épuration naturelle des eaux. Cet argument est d'autant plus précieux que les enjeux écologiques et les hypothèses de densification de la ville laissent actuellement irrésolue cette question de l'épuration.

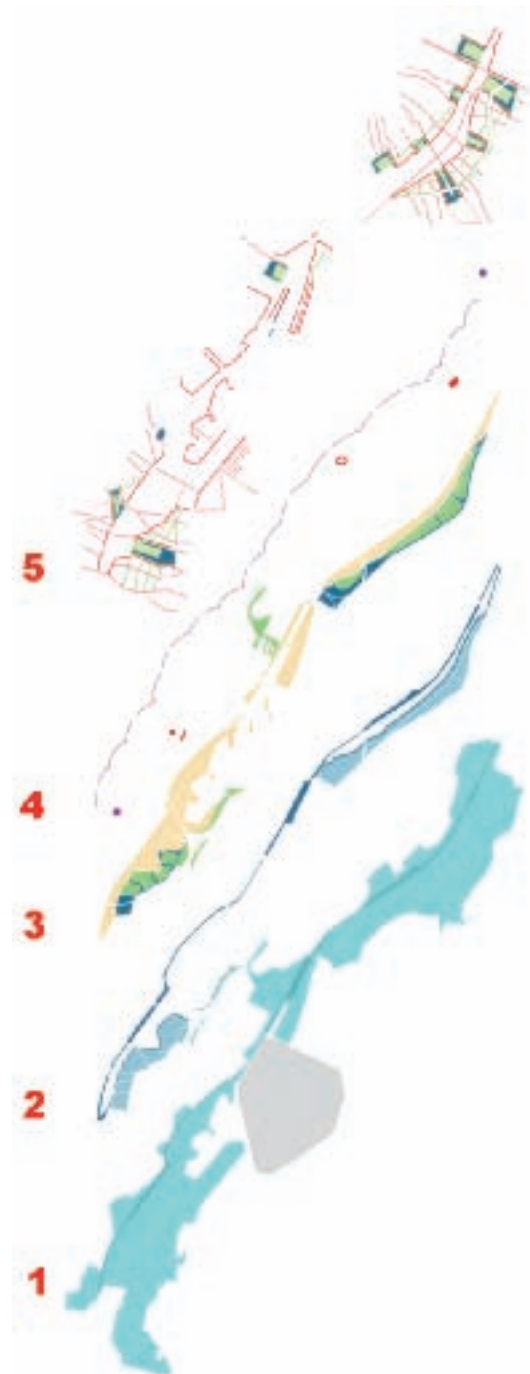
Autour du marais...

Aujourd'hui, nous continuons à construire des centrales d'épuration terriblement énergivores, alors que de nouvelles perspectives sont ouvertes par les techniques naturelles de «lagunage». Ces systèmes font percoler les eaux usées par simple gravitation à travers une série de lagunes où roseaux, algues, plantes des marais... absorbent leurs impuretés. La superficie nécessaire pour traiter les eaux d'un équivalent-habitant est de 10 m², soit approximativement mille hectares pour l'agglomération bruxelloise. Or, la somme des surfaces de friche à réinvestir dans les vallées de la Senne et de la Woluwe est d'environ 1400 hectares. Dès lors, un premier projet d'aménagement semble possible.

L'implémentation de tours permettrait de concilier un important dégagement de surface au sol pour le traitement des eaux.

Ce projet consiste à disposer les différents éléments dans les traces de la topographie (voir schéma ci-contre). Les lagunes s'organisent en bandes entre les différents cours d'eau. Plusieurs équipements publics peuvent y prendre place. Des transports collectifs fluviaux relient les deux extrémités du ring.

Des tours pourraient alors s'égrener le long des fronts de ce nouveau paysage, rythmées par des lagunes de quartier qui épurent les eaux de ces aires supplémentaires et raccordent les nouveaux édifices au tissu urbain



1. Friches dans la vallée de la Senne
2. Multiples cours d'eau: canal, Senne, aire de variation et de percolation de la Senne
3. Séries de lagunes:
jaune: entre canal et Senne, lagunes à gravier (impénétrables mais traversées par des drèves publiques)
vert: marais reconstitué, valorisable en parc
bleu: eau épurée
4. Équipements publics implantés dans les parcs et transport collectif sur le canal
5. Densification sur les nouveaux fronts et lagunes de quartier pour ces nouvelles aires

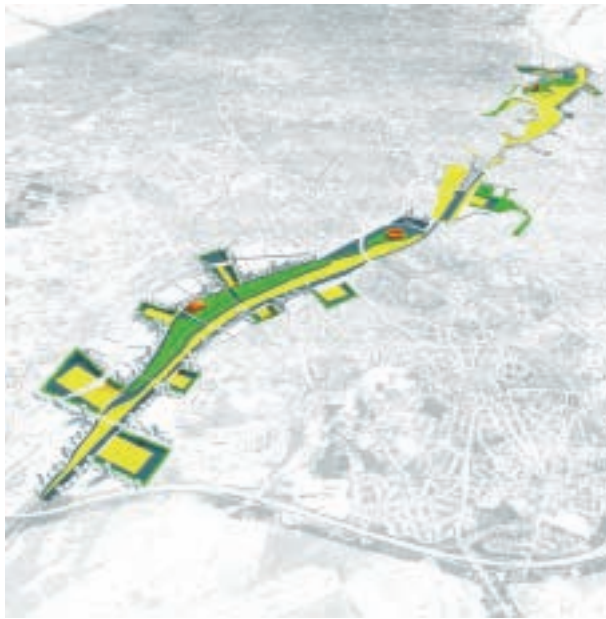
existant. La réalisation de cette hypothèse permettrait d'épurer 73% des eaux de Bruxelles et de construire des nouveaux logements pour plus de 150?000 personnes (sans compter les surfaces de bureau, commerce, ...). Bref, l'implémentation de tours permettrait de concilier un important dégagement de surface de sol pour le traitement des eaux et une augmentation suffisante de surface habitable. Elle offrirait également un nouvel espace public majeur à Bruxelles.

De telle sorte, les tours apparaissent sous un jour nouveau: à densité égale et en lieu fortement construit, ne permettent-elles pas une gestion plus écologique du territoire?

Autour des chaussées...

Le second projet s'appuie sur l'analyse de deux systèmes urbains bruxellois remarquables (voir illustration ci-contre): les chaussées moyenâgeuses, et les avenues et boulevards hérités du XIX^e siècle.

Les premières relient la cité aux villes et villages avoisinants. Leur front bâti, discontinu et hétérogène, témoigne actuellement d'une construction lente et non concertée. Les seconds mènent à des parcs publics. Leur large profil arboré assure l'homogénéité d'un urbanisme volontaire. Les avenues et boulevards sont devenus l'emplacement commode de la circulation automobile. Leur connexion récente aux grandes infrastructures autoroutières leur confère le statut d'entrée privilégiée dans la ville. Les chaussées, parents pauvres de l'urbanisme bruxellois, sont, au revers des boulevards, leur complément délaissé. S'il faut des tours à Bruxelles, le projet propose donc de



—
Vue aérienne du projet de lagunage.

—
Les avenues et les boulevards sont des entrées privilégiées vers Bruxelles, tandis que les chaussées sont leur complément délaissé.



les implanter au bord des chaussées, dans la deuxième couronne², cette portion du territoire de la ville de faible densité et à fort potentiel de croissance.

Ce développement urbain s'accompagnerait de nouvelles infrastructures de mobilité, alternatives à la voiture: une ligne de tram, des pistes cyclables. Or l'implantation d'une ligne de tram en site propre suppose, vu l'étroitesse des chaussées, d'y supprimer les places de stationnement latérales. Pour compenser cette perte, des parkings s'implanteraient perpendiculairement aux chaussées à pas régulier de 300 m environ pour la commodité des usagers, écart qui correspond à la distance entre deux arrêts de tram.

S'il faut des tours à Bruxelles, le projet propose de les implanter au bord des chaussées, dans la deuxième couronne, cette portion de territoire de faible densité et à fort potentiel de croissance.

Les tours profiteraient de ces aires de stationnement pour s'établir et participer à leur financement. Ces parkings se convertiraient en «vergers à voitures» grâce à la plantation d'arbres et à la perméabilisation de leur sol. Doublés d'un parc, ils se transformeraient en «squares». Et l'égrainement de ces squares qualifierait les chaussées (voir illustration ci-contre): à l'inverse des boulevards et des avenues plantés continûment en leur milieu jusqu'à de grands parcs, les chaussées seraient ponctuées latéralement de «poches vertes».

Sous la tour, la niche

Ce second projet a plusieurs effets. Le premier est d'offrir, via les chaussées, un mode d'accès à Bruxelles complémentaire à celui des avenues. Les lignes de tram et les pistes cyclables relient en effet le ring (où sont implantés des «silos» à voiture) aux réseaux de transports en communs existants, favorisant une mobilité moins polluante. Le deuxième est de renforcer le «maillage vert» de la deuxième couronne planifié par l'Institut bruxellois pour la gestion de l'environnement (IBGE). Les squares augmentent la superficie d'«espace vert» de 31 fois le Parc Royal, réservant autant de «niches écologiques» à promouvoir. Et le troisième est de valoriser les parcelles bordant les squares. On peut ainsi prévoir à terme une augmentation de la quantité et de la hauteur des immeubles riverains potentiels.

Finalement, le système chaussée/square/tour relativise la fonction densificatrice des immeubles hauts. Dans ce système, plus que la tour, ce sont les squares et leurs bords qui densifient les chaussées et, partant, qui sont un ressort pour le développement —écologique— de Bruxelles. ■

1. Ces deux projets sont le contrepoint prospectif d'une étude pluridisciplinaire commandée à l'Unité d'urbanisme et développement territorial (École polytechnique de Louvain) par la Région bruxelloise sous l'intitulé: *Objectivation des avantages et inconvénients des immeubles élevés à Bruxelles.*

2. Bruxelles a connu un développement radioconcentrique. La deuxième couronne correspond à l'extension du territoire de la ville jusqu'au ring, au xx^e siècle.



Les chaussées sont ponctuées latéralement de «poches vertes». À l'inverse, les boulevards et les avenues plantés aboutissent à de grands parcs.

Alberto Magnaghi

Paysage local **VERSUS** planète globale

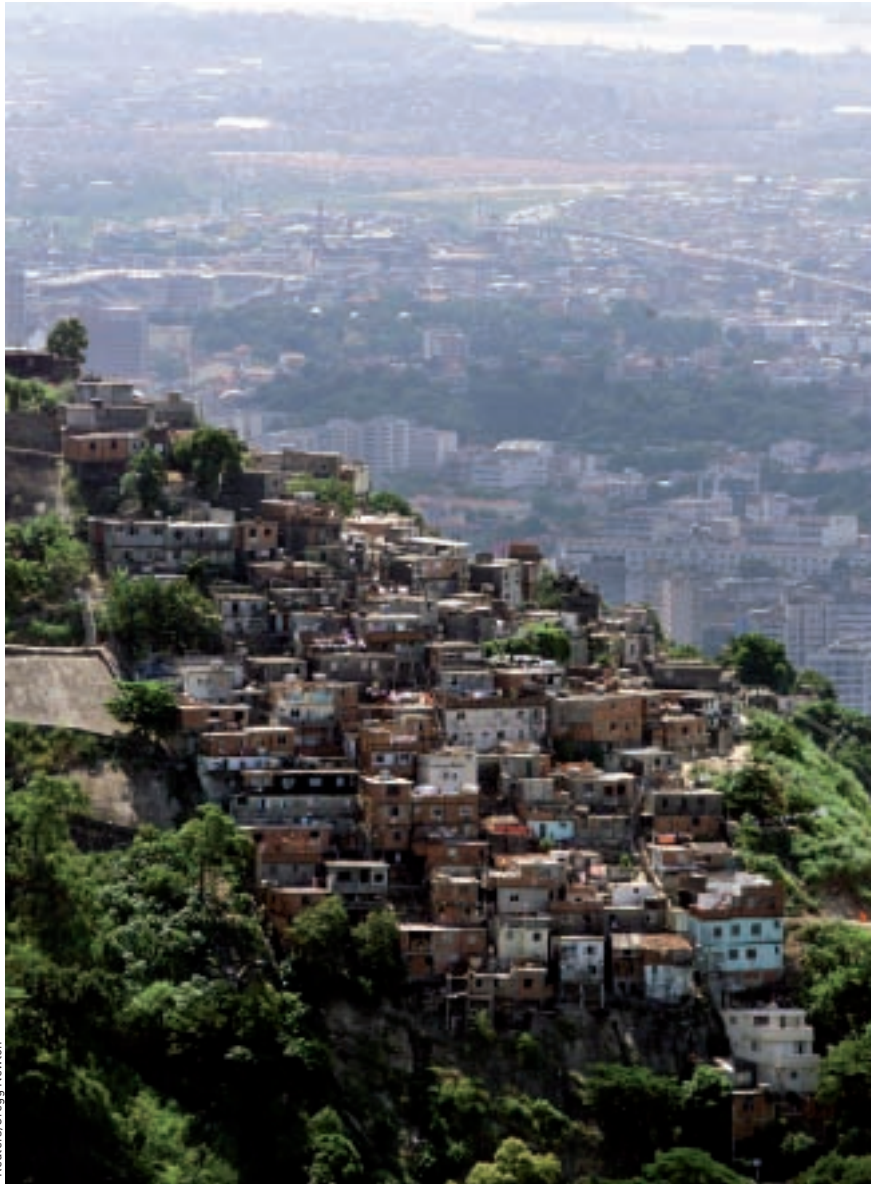
Plus de trois milliards d'humains vivent en ville. Mais peut-on encore parler de ville? Éparpillé, diffus, infini... l'urbain contemporain a besoin d'être repensé à l'échelle locale. Propositions.

Les tendances actuelles de la planète globale nous lancent ce défi macabre: celui de la déterritorialisation totale. Dans une croissance exponentielle et délirante de la production et de la circulation des marchandises, les individus producteurs et consommateurs, désormais privés de conscience spatiale et temporelle, sont poussés à dévorer et à dévaster leur propre environnement de vie et leur paysage. Dans ces espaces posturbains vivent plus de deux milliards et demi d'individus, sur les trois milliards et demi qui ont abandonné le monde rural. Et près d'un milliard d'entre eux vit dans des *slums*, des *favelas*, des urbanisations illégales, dans des conditions de logement subhumaines.

La ville contemporaine prend un nouveau statut anthropologique, celui d'un corps flottant dans les nouveaux «murs» de la ségrégation.

La ville contemporaine prend donc un nouveau statut anthropologique, celui d'un corps flottant dans les nouveaux «murs» de la ségrégation ethnique, politique, économique. Après la ville antique et la ville moderne —dont la mission s'achève vers le milieu du xx^e siècle—, l'urbanisation contemporaine est caractérisée, par inertie linguistique, par une collection d'oxymorons: «ville diffuse, éparpillée, éclatée, étalée», «agglomération», «conurbation», «rurbanisation», «*urban sprawl*», «ville infinie», «ville illégale», ... Des attributs en nette contradiction avec les caractères constitutifs de la *polis* et de la *civitas*. Raison pour laquelle Françoise Choay a parlé du «règne de l'urbain et la mort de la ville».

D'un point de vue analytique, on pourrait dire que l'«espace de connexion» (les grands réseaux globaux de l'ère télématique) domine et marginalise l'«espace de circulation» (systémique, de la ville moderne), l'«espace spectacle» (perspectif, de la ville de la Renaissance) et, ce qui est plus grave, l'«espace contact» (les lieux conviviaux de la ville antique et médiévale). Les paysages locaux sont réduits aux images des carrefours des réseaux globaux.



Près d'un milliard de personnes vivent dans des *slums* ou des *favelas*, dans des conditions de logement subhumaines. Ici, Rio de Janeiro.

Prendre soin de l'espace

Le constat posé, vient la question: est-il possible pour l'humanité de vivre dans un avenir sans ville et sans paysage? Beaucoup d'entre nous n'acceptent pas cette dissolution fatale de l'«homme habitant» de Le Lannou. De nombreuses initiatives naissent qui, partout, réagissent à la déterritorialisation des espaces de vie. Ça et là, on travaille à recréer des liens affectifs avec les lieux et les paysages locaux. En prenant soin des espaces, on favorise le développement de la conscience du lieu.

Cette citoyenneté active tisse la toile d'araignée d'une globalisation par le bas. Elle se répand tant au nord qu'au sud du monde, comme réponse conflictuelle à l'écart qui se creuse de façon exponentielle entre croissance économique et bien-être. Elle se mobilise pour la défense des paysages, la qualité des espaces de vie, les savoirs contextuels et l'environnement. Elle crée des entreprises éthiques pour produire des aliments sains, des réseaux courts entre producteur et consommateur, entre la ville et le monde rural, des réseaux non commerciaux d'échange et de secours mutuel, de finance et de commerce éthique, de communication et de savoirs solidaires.

Bref, elle reconstruit des espaces de vie en commun et des réseaux de fédéralisme solidaire. Il s'agit véritablement de restituer au territoire et aux villes leur nature de biens communs, en tant que milieux essentiels à la reproduction de la vie biologique, relationnelle et sociale de l'espèce humaine.

Créer des villes de villes

Chaque commune, chaque région devraient mettre en valeur, à travers des formes de démocratie participative, ces énergies souvent étouffées et non entendues, souvent freinées par les intérêts économiques de la globalisation. Il faut développer ces réseaux civiques susceptibles de reconstituer l'espace public, l'autonomie locale, la souveraineté dans le domaine alimentaire, énergétique, culturel, productif. Il est urgent d'octroyer la tutelle des biens patrimoniaux aux habitants du cru, garants de l'identité des lieux.

Trois «mouvements» devraient matérialiser ce parcours de reconstruction de la ville et du paysage local. Le premier consiste à scinder les métropoles en petites municipalités susceptibles de recréer des rapports conviviaux de proximité. Chacune serait porteuse d'identités historiques, de centralité, de fonctions publiques, de complexité sociale et productive, d'artisanat local et de services rares, de relations d'échange avec son propre territoire agricole et, enfin, d'institutions d'autogouvernement. Cette ville de villes (ou villages) susciterait des relations multipolaires tant à l'intérieur d'elle-même que sur son territoire. On dépasserait alors l'organisation monofonctionnelle et dépendante des périphéries, sources de tensions évoquées par Jacques-François Thisse (voir page 37).

La biorégion urbaine réalise de nouveaux équilibres et de nouvelles synergies entre la ville et la campagne.

Deuxièmement, il faut réorganiser les régions en un système de biorégions urbaines —systèmes des vallées, bassins fluviaux, arrière-pays côtiers, régions urbaines— en partant des réseaux polycentriques de villes. La biorégion urbaine réalise de nouveaux équilibres et de nouvelles synergies entre la ville et la campagne du point de vue de l'alimentation, des ordures, de l'eau, de l'énergie. L'idée ici est de dépasser les modèles régionaux hiérarchiques centro-périphériques pour aller vers des modèles complexes et multipolaires de systèmes territoriaux locaux.

Vivre la complexité de la biorégion urbaine impose d'affirmer de nouveaux droits de citoyenneté pour habiter le territoire. Il faut par exemple renforcer les politiques qui prônent une nouvelle ruralité susceptible de produire une certaine qualité alimentaire, écologique, paysagiste, énergétique et une redéfinition des marges urbaines. De même, les mesures qui soutiennent le repeuplement de la campagne et de la montagne sont les axes porteurs de stratégies qui peuvent contribuer à la reconstruction du paysage urbain et rural.

Requalifier les villes historiques

Enfin et troisièmement, il faut mettre en valeur les réseaux des petites villes historiques. Celles-ci constituent, de longue date, la structure du territoire italien, mais aussi —en tenant compte des différences— du territoire européen. Elles conservent la magnificence civile, la qualité artistique, la mémoire des savoirs contextuels, les excellences alimentaires et artisanales, l'«art d'édifier» de la ville antique et moderne. Et elles jouissent encore de relations équilibrées entre le territoire agricole et les espaces urbains qui garantissent une bonne qualité de vie. La requalification des urbanisations contemporaines qui pullulent dans les territoires régionaux pourrait donc se baser, dans une large mesure, sur les systèmes régionaux des petites et moyennes villes historiques.

Dans notre société de la connaissance et des réseaux télématiques, il faut parvenir à développer une ville qui ne dépende plus de la dimension quantitative de la popu-



Reuters/Bryan Snyders

lation, mais de la qualité, de la complexité, de la rareté et de la particularité de ses fonctions. Dans cette optique, les réseaux subsidiaires et non hiérarchiques des villes petites et moyennes, fédérés en villes de vallée, de bassin hydrographique, de biorégion urbaine, peuvent constituer un modèle alternatif au modèle métropolitain. Chacune de ces petites villes, en tant que noyau d'un réseau, deviendra alors aussi «puissante» qu'une métropole, tout en possédant, à la différence de cette dernière, un habitat, une production, un environnement, une vie collective et des équilibres écosystémiques d'une qualité supérieure.

Les choix des plus riches poussent les moins riches vers le centre-ville.

Cette qualité, l'urbanisation métropolitaine, avec sa structure dévoreuse d'énergies, productrice de congestions et de dégradation environnementale, de fortes empreintes écologiques, de polarisation et d'exclusion sociale, ne la permet plus. Qu'attendons-nous pour agir? ■

—
Une jeune fille de la ville de Lincoln (Massachusetts) porte des courgettes récoltées dans un potager urbain. Créer des réseaux courts entre consommateurs et producteurs est une des initiatives citoyennes qui luttent contre la déterritorialisation des espaces de vie.



La ville miroir

Les villes n'échappent pas aux contraintes de la vie économique. Elles y participent même activement en comptant parmi les principaux moteurs des échanges et de la croissance économique. C'est donc sans surprise que le paysage urbain apparaît comme étant la contrepartie spatiale de la structure socio-économique des sociétés modernes. Son miroir, en quelque sorte.

Étrangement, ce miroir est à double face. En effet, l'économie urbaine met en lumière deux modèles-types qui forment la base économique de paysages urbains très contrastés. L'existence de deux structures de référence est en soi surprenante car on pourrait penser que la stratification sociale se concrétise dans une seule matrice. Dans le premier cas, le centre-ville est avant tout un lieu de travail. Il rassemble différentes entreprises peu consommatrices de sol, en particulier des prestataires de services, et leurs employés qui s'y retrouvent quotidiennement sans y habiter. Ce centre urbain n'offre que peu d'avantages susceptibles d'attirer les consommateurs bénéficiant de revenus élevés. Ces ménages vont au contraire chercher en périphérie une résidence dans un environnement naturel plus agréable. Le marché foncier fonctionnant un peu comme une trieuse qui approvisionne en premier les plus nantis, les choix des plus riches poussent les moins riches vers le centre-ville où s'installent de proche en proche les plus pauvres.

Cette structure spatiale se retrouve dans les villes américaines mais aussi, plus près de nous, à Bruxelles et dans d'autres villes belges. Dans ce cas de figure, la ville est principalement un bien de production permettant aux entreprises de bénéficier des avantages que la proximité géographique continue à leur offrir.

À l'opposé, les anciens centres historiques, quand ils n'ont pas disparu, sont la source d'aménités culturelles nombreuses. Paris, Rome et de nombreuses villes européennes en constituent autant d'exemples. Dans ce cas, le gradient des revenus s'inverse. Les consommateurs à revenus élevés cherchent à s'implanter à proximité des centres urbains afin de jouir d'un voisinage prestigieux, repoussant les travailleurs à revenus faibles vers des banlieues de plus en plus éloignées. La ville est ici un bien de consommation pour consommateurs aisés, surtout lorsque les anciens centres sont rénovés et accueillent des activités culturelles et commerciales de renom.

Ces deux modèles-types sont la source de problèmes sociaux différents. Aux États-Unis, on se rappellera les émeutes raciales des années 1970 qui se sont déroulées à proximité des centres-villes, ainsi que les nombreuses difficultés financières que ces villes connaissent encore. En France, c'est la question des banlieues qui fragilise les grandes agglomérations. Dans les deux cas pourtant, les bas revenus et chômeurs restent éloignés des opportunités d'emploi, courant ainsi le risque de pérenniser leur situation précaire. **Jacques-François Thisse**

La Belgique, UNE IMMENSE VILLE DIFFUSE?

Depuis le Moyen Âge, la Belgique occupe ses campagnes de façon très dense. Xaveer De Geyter, architecte bruxellois, propose d'orchestrer les forces de «dispersion».

Louvain: En Belgique, l'opposition «ville-campagne» est jugée obsolète: pourquoi?

Xaveer De Geyter: Parce que la Belgique est un pays qui occupe ses campagnes de façon dense depuis le Moyen Âge. À l'époque, il y avait une industrie domaniale importante combinée avec l'agriculture. Cela permettait une occupation diffuse du territoire, avec des noyaux de villages et du logement autour. Cela s'est accentué au XIX^e siècle, pour des raisons politiques: le pouvoir démocrate-chrétien a tout fait pour que les habitants des campagnes ne s'en aillent pas travailler et vivre à la ville. L'idée était d'y éviter les concentrations «rouges». Enfin, en Flandre, dans les années soixante et septante, on a vu les lotissements se multiplier. Depuis peu, la Wallonie s'y met. Bref, en Belgique, il ne reste plus de grandes surfaces paysagères.

Dans le sud du pays, tout de même...

C'est vrai, pour des raisons topographiques et économiques. Mais savez-vous qu'aujourd'hui, au nord du pays, la plus grande réserve naturelle entre Bruxelles, Gand et Anvers, c'est la forêt de Soignes? Partout ailleurs, la séparation ville-campagne a disparu. On se trouve dans une sorte d'immense dispersion de l'habitat. C'est pourquoi nous avons utilisé le terme «*sprawl*» lorsque nous avons réalisé une cartographie de ce triangle, il y a quelques années: le nord de la Belgique est une immense ville diffuse.

Pourtant, dans l'esprit du public, l'opposition «ville-campagne» existe. Serait-ce une campagne rêvée?

Je dirais plutôt que c'est un refus du Belge d'être considéré comme «citadin». J'associe ce refus à sa volonté d'éviter le pouvoir. Dans certains pays, les villes sont considérées comme des lieux de pouvoir. Donc, l'élite vit en ville. C'est le cas de Paris, par exemple. Par contre, chez nous, l'élite vit à la campagne. En Belgique, le pouvoir s'associe davantage à «être chez soi», et non ensemble avec d'autres citoyens. Donc, on se disperse le plus possible, pour avoir son petit territoire à soi.

Quels sont ces lieux de «dispersion»?

Je pense aux lotissements, aux villages gonflés, aux friches industrielles qui sont souvent situées à la frange entre le centre ville et les «campagnes».



La dispersion de l'habitat en Belgique complique la gestion des transports publics.

En quoi ce dispersement est-il dommageable?

Parce qu'il demande beaucoup trop d'infrastructures. Il faut tirer des câbles et des tuyaux partout. Les transports publics deviennent impossibles à gérer. Et tout notre espace vert est gaspillé.

Mais peut-on vraiment revenir en arrière?

C'est un travail de longue haleine, à mener sur plusieurs générations. Il faut également encourager les gens à revenir habiter en ville...

...à condition de rendre la ville plus agréable à vivre, non?

Tout à fait. Et c'est là qu'il s'agit d'inventer un nouveau cadre de vie, en y intégrant les espaces ouverts qui se trouvent autour des villes. Nous sommes aujourd'hui dans l'époque «*after sprawl*» (après dispersion), où il faut intégrer les éléments existants de façon harmonieuse.

Bref, il faut remettre de l'ordre...

Non, il faut accepter que l'organisation paysagère est désormais plus complexe que la «simple» opposition ville-campagne. Maintenant que notre cadre de vie est diffus, comment associer le noyau urbain et les éléments qui l'entourent? À ce niveau, Bruxelles a d'énormes potentiels. Nous n'avons pas cette séparation brutale entre ville et banlieue. Bruxelles imbrique les uns aux autres des quartiers très différents, mais qui ne sont en aucun cas monolithiques (uniquement du logement ou des bureaux...) et qui ont chacun leur force. Le vrai défi, c'est d'orchestrer toutes ces forces. ■

Propos recueillis par Laurence Mundschaug

POUR ALLER PLUS LOIN...

En 2008-2009, UCL Culture propose une programmation originale inspirée par le thème de l'architecture et du paysage.

... EXPOSITIONS

«Paysage d'architecture»,

150 ans de dessins d'architectures belges

Elle propose une sélection thématique de dessins et d'architecture parmi les plus remarquables des collections des Archives d'architecture moderne de Bruxelles.

→ Du 5 au 26 février 2009, Louvain-la-Neuve,
Forum des Halles, 010 47 47 47.

Anatomie de paysages en projet

Travaux des étudiants, dans le cadre du séminaire de Michel Desvigne

→ Du 1^{er} au 24 avril 2009, Louvain-la-Neuve,
Forum des Halles, 010 47 47 47.

... JOURNÉE D'ÉTUDE

Clôture du séminaire «Artiste en résidence», suivie d'un concert

Quel paysage pour quelle société? Quelle ville pour demain? Débat avec Michel Desvigne

→ Le 2 avril, de 14h à 18h aux Halles universitaires
(Louvain-la-Neuve) et concert commenté
d'Olivier De Spiegeleer à 20h à la Ferme du Biéreau.

Plus d'informations : www.uclouvain.be/culture

... DANS LES LIVRES

- *Natures intermédiaires - Les paysages de Michel Desvigne*, Gilles A. Tiberghien, James Corner, Éditions Birkhäuser, 2008.
- Augustin Berque (dir.), *Cinq propositions pour une théorie du paysage*, Paris, Champ Vallon, 1994 et *Écoumène*.

Introduction à l'étude des milieux humains, Paris, Belin, 2001.

- Anne Cauquelin
 - *L'invention du paysage*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000.
 - *Le site et le paysage*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002.
 - *Petit traité du jardin ordinaire*, Paris, Editions Payot & Rivages, 2003.
- Xaveer de Geyter, *After-Sprawl*, Rotterdam, NAI Publishers, 2002.
- Alberto Magnaghi, *Le projet local*, Liège, Mardaga, 2003.
- Bernardo Secchi, *Première leçon d'urbanisme*, Marseille, Éditions Parenthèses, 2006.
- Jean Stillemans
 - «L'architecture dénoue le réel: l'office de la géométrie», in *La géométrie, mesure du monde*, Paris, La Découverte, 2005.
 - «De l'étendue. Remarques sur la chose de l'architecture», in *La Part de l'Œil*, 1993, n°9, p.195-204.
- *Villes et économie*, Paris, La Documentation Française, 2004 [co-dirigé par F. Maurel, A. Perrot, J.-C. Prager, J.-P. Puig et J.-F. Thisse]

... SUR LE WEB

- Les conférences du Pavillon de l'Arsenal à Paris, sur le thème du paysage (Michel Desvigne, Michel Corajoud, Adriaan Geuze, Alexandre Chemetov): www.pavillon-arsenal.com/videosenligne/collection-6.php
- Le site de Michel Corajoud, paysagiste: <http://corajoudmichel.nerim.net>
- Le site de WEST 8 /Adriaan Gueuze, *Urban design and Landscape Architecture*: www.west8.nl
- Deux articles consacrés à la notion de paysage sur le site du LAA (Laboratoire Analyse Architecture www.lelaa.be): «Raisons du lieu» (R. Pleitinx) et «Portée politique du paysage» (J.-Ph. De Visscher)

Recevez chaque
mois *Louvain*
Newsletter,
le complément
électronique à la
revue *Louvain* :
www.uclouvain.be
/alumni



UCL
Université
catholique
de Louvain

Louvain
Revue bimestrielle
de l'Université
catholique
de Louvain.
Ne paraît pas en
août-septembre.
Les articles signés
n'engagent que leurs
auteurs.

Louvain est une
réalisation du Service presse
et communication de la
Direction du développement
institutionnel et culturel de
l'UCL (DIC).

Louvain
Halles universitaires
Place de l'Université 1
1348 Louvain-la-Neuve
www.uclouvain.be/
revue-louvain

**Directeur de la publication
et éditeur responsable**
Diane Vercruyse

Rédactrice en chef
Dominique Hoebeke
dominique.hoebeke@uclouvain.be
Tél. 010-47 81 02

Rédactrice en chef adjointe
Alice Thelen
alice.thelen@uclouvain.be
Tél. 010-47 92 94

Secrétaire de rédaction
Julie Claus
julie.claus@uclouvain.be
Tél. 010-47 92 95

Secrétariat
Michelle Mercenier-Hatert
michelle.hatert@uclouvain.be
Tél. 010-47 83 99

Comité d'orientation
Pr Marc Lits, président
Pr Vincent Blondel
Pr Nathalie Delzenne
Pr Jean-Louis Dufays
Pr Axel Gosseries
Pr Jean-François Rees

Pr Frédéric Thys
Diane Vercruyse
Dominique Hoebeke
Alice Thelen
Laurence Mundschauf
(coordination des dossiers)
Emmanuel Ugeux
Julie Claus

Collaborateurs
Isabelle Decoster
Jean-François Dumont
Pierre Escocoyez
Catherine Moreau
Rolande Vandemeulebroucke
(photothèque)

**Maquette et
mise en page**
www.agencea3.be

Imprimerie
Les Éditions
européennes, Bruxelles
Imprimé sur papier blanchi
sans chlore

Prix au numéro
5 €

**Abonnement à
5 numéros**
25 € (Belgique)
30 € (Union
européenne)
35 € (Reste du monde)
Pour s'abonner : via le
compte 340-1508534-28
(communication
«abonnement Louvain»)
Gestion des abonnements :
Réginald Evrard,
reginald.evrard@uclouvain.be
010-47 91 75

Photo de couverture :
Michel Desvigne
(Summer Park - New York)



Venez découvrir l'Université

SOIRÉES RÉGIONALES D'INFORMATION SUR LES ÉTUDES SUPÉRIEURES À
Soignies le 13 janvier 2009, Ath le 20 janvier 2009, Verviers le 22 janvier 2009,
Mouscron le 27 janvier 2009, Bruxelles le 29 janvier 2009,
Jette le 3 février 2009, Virton le 5 février 2009,
Braine-l'Alleud, le 10 février 2009

SALON SIEP D'INFORMATION SUR LES ÉTUDES
les 6 et 7 février 2009 à Namur

COURS ENTRÉE LIBRE AU CARNAVAL
du 23 au 27 février 2009 à Louvain-la-Neuve et Bruxelles

Pour en savoir plus
www.uclouvain.be/rhetos
010 47 87 00
www.uclouvain.be/cio
010 47 27 06

Université catholique
de Louvain

UCL

Membre de l'Académie Louvain et du Pôle Louvain